N°65
MARS 2019
GRATUIT

tranzistor

L'INFO CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER

L'ART PEUT-IL SOIGNER ?

TRANZISTOR N°65
Tranzistor est une publication
de Mayenne Culture :
84 avenue Robert Buron
CS 21429 - 53014 Laval cedex
ISSN : 1968-2360
Directeur de publication :
Baptiste Clément
Directeur de rédaction :
Nicolas Moreau
Rédaction : Yahia Belaskri, Carole Gervais, François Geslin, Rémi Hagel, Brice Henry, Vincent Hureau, Nicolas Moreau, Armelle Pain, Arnaud Roiné, Antoine Roquier, Sylvain Rossignol
Maquette : Élise Moret
Mise en page : Léa Favereau
Impression : Imprimerie Faguier
Tirage : 4 000 ex.
La citation du numéro :
« Considérant la découverte de contrées jusqu'alors inexplorées, les friches et les déserts de l'âme que le moindre symptôme de grippe fait surgir, les précipices et les pelouses parsemées de fleurs bigarrées qu'une légère poussée de fièvre révèle […], il nous semble soudain pour le moins surprenant que la maladie ne figure pas […] parmi les thèmes majeurs de la littérature »
Virginia Woolf, *De la maladie*

Contact
02 43 67 60 90
contact@tranzistor.org
tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

Édito

La culture, c'est la santé. Selon l'OMS (organisation mondiale de la santé), « *la santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité* ». Difficile, si l'on s'en tient à cette définition, d'envisager que l'on puisse atteindre cet état de « complet bien-être » sans art. Jouer de la guitare, regarder un film, lire une BD ou peindre détoxifie, aère, libère, relaxe, stimule la mémoire, augmente notre sécrétion de cortisol et de sérotonine (hormone du bien-être), développe nos connexions neuronales, etc. Une étude récente menée par des chercheurs de l'University College de Londres auprès de personnes de plus de 50 ans démontre qu'une activité culturelle régulière (sorties au théâtre, cinéma, concerts, expositions…) peut aider à vivre avec la dépression et à en sortir, mais aussi à en prévenir l'arrivée. Parmi les enquêtés, ceux qui allaient au cinéma, théâtre ou musée une fois par mois ou plus présentaient 48 % de risques en moins d'être victimes d'une dépression.
L'on pourrait parler aussi des bienfaits de la « bibliothérapie ». « *Nous lisons parce que même si lire n'est pas indispensable pour vivre,* constate l'écrivain et critique littéraire Antoine Compagnon, *la vie est plus aisée, plus claire, plus ample pour ceux qui lisent que pour ceux qui ne lisent pas* ». Certaines médecines traditionnelles considèrent qu'un bon praticien n'est pas celui qui vous guérit d'une maladie, mais celui qui vous évite de tomber malade. Prévenir plutôt que guérir. À ce titre, l'art et la culture semblent faire figure d'excellents thérapeutes. À quand les concerts, expos, spectacles ou romans remboursés par la sécu ?
Nicolas Moreau

ILLUSTRÉ PAR
CHRISTOPHE ALLINE

Installé à Angers, ce rêveur impénitent se définit comme un « fabricolleur d'images ». Une définition qui dit bien le caractère bricolé de ses montages, faits de bric et de broc, assemblages d'objets de récupération au fort pouvoir poétique.
Plasticien, graphiste, scénographe, musicien, ce touche-à-tout varie à l'envi les techniques et supports (papier découpé, collage numérique, vidéo, gravure, peinture…).
Illustrateur pour l'édition jeunesse (une dizaine de livres publiés chez Didier Jeunesse, L'Élan vert…) et transmetteur militant (il intervient régulièrement dans les écoles, centres de loisirs…), Christophe Alline est accueilli en résidence en Mayenne à l'initiative de Croq' les mots, marmot. Il signe la couverture de ce numéro.

Fascinée par les illusions qui confondent virtuel et réel, cette « *artiste-chercheure-ingénieure* » est depuis deux ans aux commandes de Recto VRso. Un satellite du salon Laval Virtual, qui explore les nouveaux espaces de création ouverts par la réalité virtuelle aux artistes. Rencontre avec une geek revendiquée, fan absolue de Giacometti.
Par Nicolas Moreau

Judith Guez

© Florian Renault

Ambiance ruche dans un bureau en open space du Laval Virtual Center ; à près de deux mois de la 21e édition du 1er salon mondial dédié à la réalité virtuelle, la pression monte doucement. Pas de quoi altérer la disponibilité et l'enthousiasme chaleureux de Judith Guez, qui nous guide dans les travées de ce bâtiment de plus de 3 000 m². Impressionnant mais accueillant, ce vaisseau de verre, de bois et d'acier est bardé de matériel dernier cri. Dans ce « hub international » aux espaces de travail high tech se croisent collaborateurs de Laval Virtual, chercheurs du laboratoire Clarté, étudiants d'Arts et Métiers de ParisTech, co-workers en mode start-up… Ici on cause couramment idéation, réalité augmentée, logiciel Unity3D, applications cross-platform… « *Pas d'inquiétude* » rassure notre hôte, l'œil rieur, lorsqu'on lui fait part de nos lacunes en matière de technologies numériques, « *j'ai l'habitude d'enseigner et de vulgariser !* »

— Vous vous définissez comme artiste-chercheuse, vous avez mené de concert études artistiques et scientifiques… Entre art et recherche, vous n'avez pas voulu choisir ?

Ma mère était psychologue. Mon père architecte et peintre. La réalité virtuelle a beaucoup à voir avec la perception, la psychologie, l'espace, l'image… J'ai peut-être fait une synthèse de tout cela ? Dès toute petite, lorsque je visitais des expositions, les œuvres qui m'intéressaient le plus étaient celles qui jouaient avec la perception, celles qu'on pouvait manipuler, celles qui impliquaient de façon active le spectateur… J'aimais aussi observer comment les gens regardent une œuvre, quelle relation se tisse entre une œuvre et celui qui la reçoit. C'est toujours cette question qu'interroge mon travail aujourd'hui. J'adorais dessiner. Les études d'art me semblaient plus ouvertes. J'ai opté

pour une licence d'arts plastiques. Mais la rigueur des sciences me manquait. J'ai toujours aimé comprendre comment les choses marchent, démonter une télé pour analyser son fonctionnement, etc. J'ai alors bifurqué vers un master en sciences de l'ingénieur. Là, j'étais dans le dur : j'ai mangé de la robotique, de la mécanique de pointe, de l'intelligence artificielle, avec des équations longues comme ça… Mais je rêvais toujours d'une formation qui associerait art et science. Et j'ai fini par la trouver à l'université Paris 8, où j'ai suivi un master Art et technologie de l'image, piloté par l'Inrev. Un labo créé par des pionniers en matière d'image numérique et de réalité virtuelle, comme Michel Bret ou Marie-Hélène Tramus, qui seront présents d'ailleurs à Recto VRso cette année…

© Judith Guez

L'installation *Lab'Surd*, créée par Judith Guez.

— Vous initiez alors un travail de recherche sur les illusions entre le réel et le virtuel…

C'est le sujet de ma thèse de doctorat, que j'ai soutenue en 2015. J'ai toujours été passionnée par la notion d'illusion. Une simple illusion d'optique pousse à s'interroger sur notre perception du réel : ce qu'on appelle réalité n'est que ce que nos sens et notre cerveau perçoivent du monde. Lorsqu'on est bluffé par un tour de magie, on se sent déstabilisé, surpris, émerveillé… Et cela nous procure du plaisir : généralement on en redemande ! J'ai travaillé pendant quelques mois dans un laboratoire de cyberpsychologie au Canada. L'objectif était d'aider des personnes phobiques à vaincre leur peur des araignées ou de l'avion, via la réalité virtuelle. L'effet de présence généré par le dispositif expérimenté était tel que les patients oubliaient totalement qu'ils participaient à une simulation : ils vivaient réellement ce qui leur arrivait virtuellement. La puissance de cette illusion m'a donné envie de creuser cette question de la confusion entre réel et virtuel…

— Pourquoi avoir mené cette recherche dans le champ artistique, plutôt que scientifique ?

Parce que cela permet de se libérer des protocoles, de la lourdeur de la discipline scientifique, de décloisonner les domaines… Ma thèse m'a amenée à confronter histoire de l'art, philosophie, psychologie, sciences cognitives, réalité virtuelle, etc., pour expérimenter des installations associant environnements réels et virtuels, interaction tactile et sonore… Plusieurs de ces installations, comme *Lab'Surd*, sont présentées régulièrement en festivals, salons… Une autre, *La chambre de Kristoffer*, est associée à un spectacle qui a beaucoup tourné, de la compagnie de théâtre Ex voto à la lune. J'ai aussi mené pendant cinq ans un travail de recherche-création autour de la langue des signes, avec notamment la metteure en scène Clara Chabalier, qui a abouti à *Cassandre*, un spectacle intégrant un acteur artificiel en réalité virtuelle…

— À l'image de l'invention du cinéma ou de l'enregistrement sonore, on ne soupçonne sans doute pas encore toutes les potentialités de la réalité virtuelle…

Dès les années 1980 et les premiers casques de réalité virtuelle quelques années plus tard, des artistes ont utilisé ces nouveaux médiums. On pourrait citer parmi ces pionniers l'Américain Jeffrey Shaw, le Français Maurice Benayoun ou la Canadienne Char Davis. On pourrait même remonter aux années 20, à Marcel Duchamp et son œuvre *Rotary Glass Plates*, qu'il fallait actionner par une manivelle. L'art participatif et environnemental dans les années 1950 interroge le rapport à l'œuvre, qui n'est plus passif : il y a interaction avec le spectateur. Dans les années 60, Julio Le Parc et les artistes du Grav (Groupe de recherche d'art visuel) cherchent à « *développer chez le spectateur une forte capacité de perception et d'action* ». En jouant sur les sens, ils les sollicitent dans une relation plus sensible et profonde, et revendiquent leur volonté de désacraliser l'art, de le rendre ludique… C'est une des voies les plus intéressantes ouvertes par la réalité virtuelle, qui par essence joue sur l'interaction : on est présent dans l'œuvre, qui réagit en temps réel au comportement du spectateur. Cela crée un rapport très fort. La « seconde interactivité » permet même aujourd'hui de rencontrer une entité vivante, à l'intelligence autonome, avec laquelle la relation et la communication sont totalement imprévisibles, et qui par-là échappe même à son auteur. Le spectateur, par son action, « réalise » l'œuvre qui, au fil du temps, évolue, s'enrichit de ces échanges…

> " LE SPECTATEUR, PAR SON ACTION, « RÉALISE » L'ŒUVRE, QUI ÉVOLUE, S'ENRICHIT DE CES ÉCHANGES "

— Vous parlez d'un art qui se vit…

La réalité virtuelle permet de dépasser toutes les limites de la réalité physique, en transformant notre perception du temps et de l'espace, en altérant nos sens, en créant des mondes infinis, hyperréalistes ou imaginaires, dans lesquelles on est complètement présent, via la vue, mais aussi l'ouïe (avec le son binaural), le toucher, notre corps… Une expérience totale. Cela ne veut pas dire que l'expérience est moins forte avec d'autres médias tels que le livre ou la vidéo. Tout est dans la manière de trouver la bonne recette pour plonger dans l'imaginaire ! Plusieurs œuvres questionnent aussi l'altérité et l'empathie : voir le monde à travers le regard de l'autre, vivre « dans sa peau », peut permettre de mieux le comprendre.

— La démocratisation récente des casques de réalité virtuelle a sans doute développé leur appropriation par les artistes ?

Depuis trois ou quatre ans, c'est l'explosion. On retrouve de plus en plus d'initiatives dans le spectacle vivant, afin d'hybrider les domaines… L'art numérique investit les galeries, les centres d'art, les lieux prestigieux comme le Grand Palais… Les musées utilisent de plus en plus la réalité virtuelle comme outil de médiation, pour permettre par exemple l'immersion dans un tableau. Mais aujourd'hui, avec la vidéo 360°, ce sont les artistes venus du cinéma et de la vidéo qui bouleversent le monde de la réalité virtuelle, auquel ils apportent leurs modes de production, leur moyens économiques, leur sens de la narration… Plusieurs projets, portés par des équipes issues du cinéma comme Scream VR ou Sens VR, seront exposés cette année à Recto VRso, et d'autres au sein du salon Laval Virtual.

— Vous êtes l'initiatrice et la coordonnatrice de ce projet. Comment est né Recto VRso ? Avec quelles envies, quels objectifs ?

Je rêvais d'un lieu mixte, détaché de toute institution, où pourraient coopérer artistes, chercheurs, ingénieurs, développeurs… J'ai exposé en 2008 à Laval Virtual, où je suis ensuite revenue plusieurs fois. Au moment où le Laval Virtual Center était en réflexion, j'ai soumis cette idée à Laurent Chrétien, directeur de Laval Virtual, qui a tout de suite été convaincu. L'objectif est de faire de ce lieu un espace de création et d'expérimentation où pourraient être accueillis des artistes et des chercheurs en résidence. Recto VRso est l'acte 1 de ce projet. Une exposition qui réunit seize artistes internationaux, connectée directement au salon. Avec en parallèle, un parcours artistique dans la ville, qui cette année accueillera des œuvres d'étudiants ou de jeunes artistes pour qui cet évènement sera aussi un lieu de rencontre, de mise en réseau… La 1re édition en 2018 avait rassemblé 5 000 visiteurs et des artistes ou chercheurs de premier plan, que jamais je n'aurais espéré pouvoir réunir. Pour cette 2e édition dont j'assure la direction artistique, nous investissons un nouveau lieu, le musée des sciences, le programme du parcours dans la ville s'étoffe… On dirait bien que mon rêve est en train de devenir réalité ! ◆

À VOIR

Du 20 au 24 mars, exposition Illusion réelle / Illusion virtuelle au **musée des sciences (CCSTI)** et parcours artistique gratuit dans la ville (musée de la Perrine, Bains-douches, Bateau-lavoir, musée d'Art naïf…). **Du 8 mars au 26 avril**, exposition au **Théâtre de Laval**.

LITTÉRATURE

ASSIGNÉ À RÉSIDENCE

Étrange sentiment à la lecture de l'avant-dernier roman de **Denis Michelis**, *Le bon fils*. Une fable grotesque et cruelle, à la fois réaliste et onirique, dont on ne sait jamais tirer le vrai du faux, le réel du délire, le comique du pathétique. Actuellement invité en résidence par Lecture en tête, l'écrivain parisien aime semer le doute. Son dernier livre, *État d'ivresse*, met en scène une femme en lutte contre de son addiction à l'alcool. Là encore, le lecteur hésite : dit-elle la vérité ou maquille-t-elle les faits pour faire bonne figure ? Doit-on la plaindre ou la désapprouver ? L'écriture même, concise, volontairement minimaliste, bannissant toute psychologie, se refuse à trancher, laissant cette liberté au lecteur. Une écriture de l'ambiguïté et du malaise qu'explorent aussi les œuvres de Joyce Carol Oates, Stephen King, Maupassant ou Lydie Salvayre, autant d'« *auteurs de chevet* » pour Denis Michelis.

Ancien journaliste, le romancier vit de sa plume depuis « *deux ou trois ans* », grâce à ses livres, mais aussi et surtout grâce à son activité de traducteur, les ateliers d'écriture et les résidences, comme celle qu'il mène depuis novembre en Mayenne. Douze semaines pour « *écrire sans être parasité par le quotidien ou les soucis financiers* ». Un temps privilégié pour tester des choses sans obligation de résultat, et s'atteler à son prochain roman, qui prendra la forme d'un polar. « *Depuis les grandes tragédies grecques, la littérature ne parle que de la mort et de la façon d'y échapper* ». Adepte des techniques de creative writing, il dirige également quatre ateliers d'écriture, où il insuffle ses obsessions et son « *univers parfois sombre, ironique, macabre.* »

Aussi au programme : des rencontres et un « *stand-up littéraire* », qu'il expérimentera le 5 mai en clôture du **Festival du 1er roman** à Laval.

Un évènement dont il salue la qualité. « *C'est rare qu'un festival conjugue une telle exigence de contenu avec une telle fréquentation : il y a toujours un monde dingue !* »

Parmi les nombreux rendez-vous (lectures, rencontres, concerts, films…) prévus du 2 au 5 mai, en présence d'une quarantaine d'auteurs invités, on notera l'entretien qu'animera Yahia Belaskri avec Gérard Mordillat, le café littéraire « Ma boussole, mon amour » avec Pauline Delabroy-Allard ou la table-ronde « Informer, rapporter, être au monde » avec Sorj Chalandon, Aude Lancelin et Jean-Baptiste Malet.

MUSIQUE

BYEBYE LADY

Le pari était risqué. 1) Oser s'attaquer aux monstres sacrés que sont Billie Holiday et Nina Simone. 2) Se permettre de relire leurs chansons avec 19 musiciens du département, croisant instrumentistes classiques et jazzmen/women, dont Johann Lefèvre, Alexandre Gosse, Pauline Dezon… Les chanceux qui ont pu assister au 1er concert (sold out) de **Lady sings the blues** témoigneront de la qualité du résultat, dont la clé de voûte est Anne-Laure Guenoux, arrangeuse brillante et chanteuse bluffante. Installée en Mayenne depuis une quinzaine d'années, la musicienne quitte le département pour d'autres cieux. Mais elle n'en a pas fini avec le 5.3 ! Le 29 mai, elle sera sur scène avec toute l'équipe de Lady sings the blues, au **festival Ateliers Jazz**. Capitale du jazz en Mayenne du 25 mai au 1er juin, Meslay-du-Maine accueillera aussi les légendaires Kenny Werner, Peter Erskine, Scott Colley et Benjamin Koppel, ainsi que les trios d'Edward Perraud et Isfar Sarabski…

© Florian Renault

Froid solaire Du 8 au 19 mars, le festival **Reflets du cinéma** pose sa focale sur le cinéma scandinave. Parmi les quelque 150 rendez-vous (!) proposés, outre les focus dédiés à Bergman, Widerberg ou Anders Danielsen Lie (*Oslo, 31 août*), on vous conseille d'aller faire un tour aux expos des dessinatrices Rebecka Tollens et Anna Karlson (jusqu'au 30 mars à L'art au centre et à la bibliothèque Albert-Legendre à Laval).

Festoches pour mioches Eh ouais les kids ont aussi leurs festivals ! Du 13 au 23 mars, dans l'agglo lavalloise, tout le monde **Monte dans l'bus** pour une belle sélection de ciné-concerts, conte musical ou sieste électronique, avec entre autres les immanquables Ladylike Lily, Gablé ou Gregaldur. Rendez-vous aussi le 17 avril à La Selle-Craonnaise pour **Les Mouillos**, avec notamment Les Polyssons. Dernier rencard à noter sur vos cahiers de textes : **le Kidztival** le 26 mai lors des 3 Éléphants.

Hors chant Dix-neuf ans déjà qu'**À travers chants**, sans tambour ni trompette, emprunte les chemins d'une chanson buissonnière, souvent acoustique, toujours pas médiatique. Du 14 au 24 mars, à Renazé, Cossé ou Quelaines, le festival invite les piquantes Délinquante (sans s), le duo lavallois Tommy Ferdinant ou l'Angevin Jean-Louis Bergère. À déguster à la bonne franquette, autour d'une crêpe suzette et d'un coup de cidre !

Julien Colombier

DESIGN

MÉMOIRE NEUVE

Mars 2002. Le centre d'art contemporain Le Kiosque à Mayenne inaugure sa 1re exposition, *Embarquement immédiat*. Dix-sept ans plus tard, du 2 mars au 14 avril, **la chapelle des Calvairiennes** accueille *Larguer les amarres*. Comme son titre l'indique, cette « *grande exposition collective* », qui crédite à son générique 18 artistes, marque un nouveau départ. Figurant parmi les premiers centres d'art à avoir ouvert leurs portes à des créateurs comme la designeuse Constance Guisset ou les graphistes Antoine+Manuel, les Calvairiennes circonscrivent désormais leur programmation au champ du design et des arts graphiques. Une évolution naturelle, qui traduit une volonté de s'intéresser à « *la création contemporaine au sens large et aux artistes qui brouillent les frontières entre art contemporain, arts appliqués, design d'objet…* », souligne Matthias Courtet, responsable du lieu depuis sa création.

Autre tournant que vient illustrer cette nouvelle exposition, le souhait de développer la présence d'artistes en résidence, afin d'exploiter les nombreux outils dont dispose le territoire : atelier de l'école d'arts plastiques (équipé d'un four à céramique et d'une presse de sérigraphie), ateliers techniques municipaux ou entreprises régionales maîtrisant de nombreux savoir-faire. À l'instar des vitraux de Laure Forêt ou du designeur Jean-Baptiste Fastrez qui a investi l'usine des Toiles de Mayenne pour créer une pièce originale, une grande partie des œuvres de l'exposition sont donc produites in situ. Céramique, laine, moulage, tissu, sérigraphie… Les techniques et supports présentés sont multiples. L'objectif des résidences étant de « *permettre aux créateurs de se confronter à de nouvelles techniques. Cette expo est aussi un point de départ pour les artistes, à qui elle ouvrira peut-être de nouvelles voies* ».

30 ans d'amour Mazette ! 30 ans et pas un pet de jeu ! Depuis trois décennies, le festival **Théâtre amateur en Mayenne** met à l'honneur le dynamisme, toujours renouvelé, de la pratique théâtrale aux quatre coins du département. Du 8 au 13 avril à Bonchamp, l'évènement devrait encore confirmer son succès populaire (environ 3 600 spectateurs en 2018). Attention, quelques surprises seraient au programme !

ART BRUTAL

FLAGRANT DÉLIRE

Quoi ? **Jean-Louis Costes** habite en Mayenne ! Underground certes, Costes est tout de même considéré comme une star dans le réseau souterrain des musiques expérimentales, de la BD (très) alternative et de l'art contemporain ultra pointu. Dans ce petit monde parallèle, de Tokyo à New-York, son art brutal et subversif occupe une place à part. Au milieu des années 1980, ce fils de bonne famille en rupture avec son milieu enregistre des « *chansons aux paroles très trash, mêlant mélodies et bruitages* ». Son audience s'élargit lorsqu'il décide de transformer ses concerts en shows mixant sauvagement performance, opéra et comédie musicale. Des « *opéras pornosociaux* », qui transgressent ouvertement tous les tabous : sexe, scatologie, violence… « *Pour moi, l'art n'est utile que lorsqu'il entre en zone interdite. Je sens que je suis dans le bon quand je commence à me faire peur, à sentir un danger.* » Productif jusqu'au délire, ce travailleur acharné a commis 20 opéras, 150 albums, une vingtaine de films… Auteur de BD aussi, il a signé depuis 2004 quatre romans, dont le dernier paraissait cet hiver (*La dernière croisade*). « *Sans cesse habité* », il lui suffit de se brancher sur ce flux qui le traverse en permanence pour écrire ou composer, selon une méthode qui tient du rite vaudou. « *Je me chauffe jusqu'à atteindre une sorte de transe où je m'autorise à tout dire, même si j'ai l'impression que c'est mauvais ou que je me répète… Finit toujours par survenir quelque chose d'inattendu, une fulgurance.* »

Installé depuis 2011 dans le Nord-Mayenne, l'homme, affable et hilarant dans la vraie vie, vante sans réserve les superbes paysages de son territoire d'adoption, le caractère coopératif et solidaire de ses voisins et la qualité des services « *équivalents à ceux d'une grande ville pour dix fois moins cher… Bref la Mayenne, c'est le grand luxe !* »

Numéros gagnants Et les heureux gagnants sont… Lauréats du dispositif de repérage et d'accompagnement **Les Émergences**, Cygnus, Maine !, Tristan Faulkner et Whisper Night joueront le samedi 16 mars aux Ondines à Changé, avant d'entamer une année de résidences, rendez-vous, formations… et de boucler la boucle au 6par4 (Laval) début 2020. D'ici là, vous devriez réentendre parler d'eux…

Bach is back 30 chanteurs amateurs, des extraits d'œuvres majeures de Jean-Sébastien Bach (*Les passions selon Saint-Jean* et *Saint-Matthieu*), un orchestre classique professionnel (l'Ensemble instrumental de la Mayenne) et des églises du Pays d'art et d'histoire Coëvrons-Mayenne… C'est l'équation gagnante du projet **Passions**, dont le résultat sera à déguster les 4, 5, 11 et 12 mai à Commer, Bouchamps-lès-Craon, Saulges et La Chapelle-au-Riboul.

Mystères et bulles de gomme
12e édition pour les **Rencontres BD en Mayenne**, les 30 et 31 mars à Changé. Faisant la part belle à la (très productive) bande-dessinée jeunesse (mais pas seulement), le festival est l'occasion de remettre le prix **Bull'Gomme 53**, décerné par plusieurs centaines de kids mayennais, « obligés » de lire des BD en classe ! Au générique notamment, parmi la trentaine d'auteurs invités : les Mayennais Delphine et Alexis Horellou, Jonathan Garnier, Amélie Fléchais, Martin Desbat…

Archibien Un festival d'architecture et d'urbanisme à Pré-en-Pail ? Fichtre ! Mais pourquoi donc ? Parce que depuis quelques années, le collectif 2.4, emmené par l'asso **Payaso Loco**, réfléchit à des solutions collectives et durables pour inverser le déclin démographique de son territoire. Depuis janvier, la 4e édition d'**Habiter là** accueille en résidence plasticiens et comédiens, et propose de nombreux rendez-vous, qui se clôtureront le 27 avril avec concert, spectacle, etc.

© Isab photographe

MUSIQUE

AGENT TRIPLE

Question slasher (vous savez ces pluri-actifs qui empilent les casquettes), Antoine Hureau se place là. Bassiste chez Les Passagers du Gawenn et Yves Tole Family, le co-leader du groupe Collectif Team Peace créait l'an dernier sa boîte de tour et de management, **Hureau Booking**. « *Au départ, je m'occupais de la communication et de la recherche de concerts pour mes propres groupes, et peu à peu d'autres artistes m'ont sollicité* », raconte le vingtenaire, titulaire d'un master en management du sport. Aujourd'hui, la structure, rejointe par un second associé, accueille une dizaine de groupes. Chronophage, l'activité de booking est encore loin de rémunérer le temps qu'y consacre Antoine. Ce qui n'empêche pas ce faux cool de lancer avec quelques potes le **Team Peace festival** le 27 avril, à La Grange de l'Orbière à Forcé. Au menu de cette 1re édition, six groupes, dont certains, comme Kevber ou Johrise Jojoba, issus du catalogue d'Hureau booking, évidemment !

MUSIQUES ANCIENNES

BAL AU CENTRE

De Rio à Évron… Quand il découvre les musiques baroque et renaissance, **Leonardo Loredo de Sá** sait qu'il a trouvé sa voie. Une vocation qui poussera ce guitariste de formation à quitter son Brésil natal pour approfondir à Paris sa connaissance du luth et du répertoire ancien. Encore étudiant, il crée en 2004 **Il Ballo**, un ensemble à géométrie variable dédié aux musiques des XVe et XVIe siècles.

En 2014, un premier concert au festival d'Arts Sacrés à Évron sera le déclencheur de rencontres et collaborations, qui décideront le musicien à implanter son orchestre dans les Coëvrons. Objectif : contribuer à la découverte de ce patrimoine peu joué et enseigné en Mayenne. Car c'est aussi la mission d'Il Ballo, dont tous les membres sont professeurs en conservatoire : transmettre « *ces musiques auxquelles les jeunes ne sont pas du tout sensibilisés, pour leur montrer qu'elles peuvent être belles et accessibles* ». Pour séduire collégiens et lycéens biberonnés au lecteur mp3, Leonardo compte sur la sonorité exotique des instruments anciens (théorbe, sacqueboute, viole de gambe…) et sur la simplicité de ces musiques très mélodiques, qui « *regorgent de tubes* ».

Depuis l'automne dernier, l'ensemble mène un projet ambitieux avec les conservatoires des Coëvrons, Laval Agglo et Mayenne Communauté. Lors de différentes rencontres, plus de 330 élèves s'initient aux musiques mais aussi aux danses anciennes. En ligne de mire, l'organisation d'un bal mené par les élèves eux-mêmes, auquel le public sera invité à venir « *s'éclater* » et découvrir passacailles et autres pavanes. Pour ouvrir le bal, Il Ballo donnera un concert dansé, associant cinq musiciens et deux danseurs. Rendez-vous à Lassay-les-Châteaux le 30 mars et Évron le 5 mai. À noter aussi les concerts de l'ensemble à Laval le 15 mars et Sainte-Suzanne le 29 mars.

Leonardo Loredo de Sá et le danseur Hubert Hazebroucq.

Next station Le jeudi 9 mai, l'**émission Tranzistor** s'arrête au Rex à Château-Gontier pour une émission live, retransmise sur L'Autre radio. Au programme, comme d'hab, des interviews et des mini-concerts avec trois invités, Adone Ipy, Collectif Team Peace et un troisième artiste à confirmer. Gratuit, à l'heure de l'apéro !

© Christophe Alline

L'art peut-il soigner ?

Parmi les nombreuses études, recherches et cas qui soulignent les pouvoirs bienfaiteurs de l'art sur notre état mental et physique, on citera cet exemple : dans les compétitions de course à pied, l'écoute de musique est interdite, pour cause d'effet dopant ! Autre exemple, local cette fois, lors du formidable projet *Huguette the power* qui a emmené une chorale de personnes âgées sur la scène du Grand Rex (entre autres), les soignants des maisons de retraite ont constaté une diminution très significative des doses de médicaments administrés aux résidents concernés. Alors, l'art soigne-t-il ? Ou contribue-t-il à soigner ? Pour dépasser ce débat, on pourrait élargir la question à la problématique de l'accessibilité : à l'hôpital comme en institut médico-éducatif ou en résidence médicalisée pour personnes âgées, chacun devrait avoir le droit d'accéder à une pratique culturelle ou artistique.

Si depuis les années 60, les initiatives ont essaimé, le programme Culture et Santé, porté conjointement par les ministères de la Santé et de la Culture, a largement contribué à amplifier ce mouvement. En 2018, au titre de ce programme, près de 165 000 euros d'aides sont venus soutenir de nombreux projets en Pays de la Loire, dont près d'une dizaine en Mayenne. Un mouvement de fond traverse depuis quelques années le monde médical et culturel, qui favorise sans doute ce rapprochement et ces actions partenariales. À l'hôpital, on cherche comment passer du « cure » (soin) au « care » (prendre soin), pour ne plus envisager seulement le patient sous l'angle de sa pathologie mais comme une personne à part entière, de façon globale. Comme l'analyse la sociologue Françoise Liot, les projets culturels menés dans les établissements de santé ramènent les soignants « *au sens profond de leur activité professionnelle : la relation humaine* ». Quant aux acteurs culturels, ils sortent aujourd'hui des murs des conservatoires, théâtres et musées pour développer partout actions de médiation et d'éducation artistique, non plus pensées comme un moyen (attirer des nouveaux publics) mais comme une fin en soi.

Malgré cette convergence, tous les observateurs rencontrés pour ce dossier en témoignent : il reste souvent difficile de faire entrer l'art dans la forteresse hospitalière. Sans doute parce que ces deux mondes obéissent à des objectifs et fonctionnements très différents. Mais aussi parce que le patient hôpital va mal. Quand on est en sous-effectif chronique, difficile de considérer une intervention artistique comme prioritaire. Bien souvent, les projets mis en œuvre sont le fait d'une poignée de soignants convaincus. Et pourtant, généralement peu coûteuses, ces actions peuvent produire des effets extraordinaires. Puisse ce dossier susciter des idées et envies, pour que la culture prenne encore davantage soin de notre santé. ◆

Visiteur musical

Emmanuel Noret est intervenant musical auprès d'enfants et d'adultes en situation de fragilité. À ses côtés travaillent des éducateurs et des soignants. Chacun joue sa partition : musicale pour lui ; médicale et éducative pour eux. Un travail à l'unisson.

Par Sylvain Rossignol

« *Bonjour Clément / Comme tous les mardis, avec tes amis, tu ris / Et comme les perles d'un collier, comme les perles d'un collier / Ton prénom s'ajoute, vas-y on t'écoute.* »

Nous sommes dans une classe d'école primaire, colorée, chaleureuse. Au tableau, la lettre J raconte le Jaguar Jaune, la Jolie Jument... Parvient du dehors ce bruit puissant, profond, sauvage et joyeux d'une cour de récréation ; celle de l'école Germaine-Tillion, à Laval.

« *Bonjour Chloé / Comme tous les mardis, avec tes amis, tu ris.* »

Emmanuel Noret a amorcé la chanson de bienvenue, un rituel attendu par les enfants. Ils sont en demi-cercle, autour d'Emmanuel qui a plié sa grande taille pour s'assoir sur une chaise de petit, après un exercice de contorsion qui tient du yoga et de l'origami. Le voilà à hauteur d'enfant. Il a posé au sol, avec une lenteur hypnotique, la boîte de son accordéon. L'excitation a fait place à un silence suspendu. Emmanuel a sorti délicatement l'instrument, il a étiré le soufflet au maximum de l'envergure de ses grands bras. Le souffle de l'instrument est ample, profond, c'est un feulement. Il fascine ces enfants dont certains, peut-être, ont le souffle plus court que de raison. Et magie de la première note…

« *Bonjour Suad.* »

Les enfants chantent, ou sourient, ou font les deux. Cette classe est particulière, elle accueille des enfants en situation de handicap, qui doivent recevoir des soins au fil de la journée, et un enseignement adapté à leurs capacités. Cette section d'éducation motrice (SEM) présente la particularité d'être mêlée à des classes dites ordinaires au sein de l'école. Chaque année, le conservatoire de Laval Agglo, qui salarie Emmanuel, met ses professionnels au service des écoles, des structures d'insertion ou d'accueil spécialisées... Il s'agit de diffuser la culture et la pratique artistique hors-les-murs du conservatoire auprès d'un public qui en a un accès moins aisé. Un mardi sur deux, les enfants de Germaine-Tillion guettent la haute silhouette d'Emmanuel et de son caddy sur lequel sont harnachés par des tendeurs à vélo accordéon, saxophone et djembé.

« *Bonjour Ethan / Bonjour Théo.* »

Emmanuel est intervenant musical. Un métier qu'il a longtemps exercé en milieu scolaire. Cela fait maintenant deux années qu'il officie dans le secteur de la petite enfance et de l'éducation spécialisée, des 4-6 ans en pédopsychiatrie jusqu'aux adultes de l'hôpital de jour, en passant par d'autres lieux spécialisés (centre médico-psychologique, institut pour enfants et adolescents polyhandicapés…).

Il ne se considère pas comme un thérapeute, comme un soignant. « *Intervenant musical, c'est faire de la pratique musicale en groupe, et mon approche reste la même que je sois en milieu scolaire ordinaire ou spécialisé : je travaille sur la communication, la relation à l'autre par la musique et je fabrique un moment qui doit avant tout être un moment de plaisir. Mon objectif n'est pas de soigner. Pas en première intention, en tous cas.* »

« *Bonjour Esteban / Comme la dernière perle du collier / S'ajoute ton prénom.* »

Le chant accueille encore Blandine, psychomotricienne ; Rémy, orthophoniste ; Anne, éducatrice qui œuvrent aux côtés des enfants au fil de l'année et participent à toutes les interventions d'Emmanuel.

© Florian Renault

« *Et si nous sortions les djembés ?* » La proposition d'Emmanuel recueille tous les suffrages. Il faut être à l'écoute des enfants, de leur fatigue, de leur attention fluctuante, et varier les plaisirs. Anne, Blandine, Rémy calent les instruments sur les repose-pieds des fauteuils électriques de chaque enfant. Ils leur glissent quelques mots, mais très peu, c'est Emmanuel qui dirige la séance.

Caresse jazzy

« *Ethan, tu vas faire un son sur le djembé, celui que tu veux, tu choisis. Et ensuite, chacun va essayer de refaire le même.* » Ethan essaie un premier son, un premier geste qui tient de la paume frappée et du frottement. « *Refais-le, Ethan !* » La deuxième fois, le geste est plus caressant, le son plus feutré. C'est le son de la caisse claire sous le balai du jazzman. « *La deuxième fois, Ethan, tu l'as fait plus doucement, comme une caresse, c'est comme ça que tu veux le faire ?* » Ethan, oui, la troisième fois, confirme : le son qu'il a choisi ; il sera jazzy.

Emmanuel improvise une comptine, qui appelle chaque enfant à répondre en écho à Ethan. Par cet exercice, il poursuit son objectif : il ne s'agit pas seulement de se faire plaisir, mais de « *faire musique* ».

« *Ce qui fait musique, c'est l'intention que tu as, que tu donnes. Et aussi la netteté, la précision de l'exécution : les silences doivent être des silences, les transitions doivent être impeccables.* »

C'est pour ça qu'Emmanuel a fait répéter à Ethan. Pour qu'il marque son intention, qu'il en maîtrise sa réalisation et puisse ainsi la communiquer à ses camarades.

Les éducateurs et soignants, quant à eux, ont tissé des liens entre l'activité artistique et leurs objectifs propres. « *Cet exercice est dans la lignée de notre projet de l'année : "Communiquer avec les autres". Tour à tour, chacun est celui qui donne le la ; et ça leur fait du bien, car ils n'ont pas forcément beaucoup de maîtrise sur leur vie. Ensuite, chacun devient celui qui écoute et répond.* »

Emmanuel se souvient avec émotion d'une adolescente fortement handicapée, le corps crispé, tendu, peu mobile, et qui, sur une note aérienne, avait levé ses bras, si haut, comme personne ne l'avait jamais vu, comme pour s'envoler. La musique apprivoise, ouvre, étire, délie les esprits meurtris ou les corps récalcitrants.

Ce travail réclame de l'exigence. Emmanuel la revendique. « *Chacun, avec ses possibilités, avec ses handicaps, a le droit d'avoir le plaisir de progresser, de se réaliser. Et c'est respecter chacun que d'avoir de l'exigence, c'est l'en sentir capable.* »

« *Vous avez travaillé la chanson du perroquet, la semaine dernière ?* » Tous acquiescent. Le mardi où Emmanuel ne vient pas, la séance de musique a lieu. Pour cela, Emmanuel a formé Anne, Blandine et Rémy. Il leur a ouvert sa boîte à outils : la découverte des instruments, leur manipulation, la pratique vocale, l'écoute, les activités corporelles. En retour, les professionnels enrichissent Emmanuel de leurs connaissances du handicap.

La séance se termine par un chant d'au-revoir. Emmanuel tisse une histoire, autour d'une trame que connaissent les enfants. « *Voilà, c'est la fin, on va se dire au revoir / Bravo, vous avez bien exploré, bien chanté / Théo, tu étais triste de nous quitter pour ta séance de kiné, mais tu es revenu et ça nous a bien plu / Voilà, on se dit à bientôt.* » ◆

Bouffées d'art frais

Depuis quelques années, des patients accompagnés par les centres hospitaliers de Mayenne et Château-Gontier participent à des ateliers de pratique artistique longue durée, pensés avec les acteurs culturels du territoire. Regard croisé sur ces deux expériences.

Par Armelle Pain

Initiés par des soignants convaincus de l'intérêt de la médiation par l'art, les projets Culture et Santé des pôles de santé mentale des centres hospitaliers du Haut-Anjou et du Nord-Mayenne (CHNM et CHHA) prennent des formes sensiblement différentes. À Château-Gontier, un groupe de patients du centre d'activité thérapeutique à temps partiel (CATTP) accompagnés par deux soignants ont rendez-vous le lundi après-midi à la scène nationale Le Carré, pour des ateliers de pratique avec un artiste. Durant l'année, quatre modules de quatre à sept séances chacun sont ainsi concoctés à leur intention avec l'équipe du Carré, leur permettant d'explorer différents champs artistiques : danse, théâtre, arts plastiques, musique…

À Mayenne, le projet implique des patients et des soignants de l'hôpital de jour, du CATTP et des pavillons d'hospitalisation de longue durée. Co-construit avec Le Kiosque, centre d'action culturelle, et un ensemble de partenaires, il explore chaque année un champ artistique différent. Cette année, c'est la musique. Le conservatoire et la médiathèque rejoignent le musée du château, l'école d'arts plastiques et l'association Tribu Familia au rang des co-pilotes du projet. La partie artistique est confiée au jeune producteur de musique électronique Woodee. Le projet se déploie sur tout le premier semestre pour aboutir à un concert donné lors de la fête de la musique. En fonction des goûts et des profils des participants, des groupes sont constitués pour prendre en charge un aspect du projet : régie, décoration, création…

Des sorties culturelles (visites, spectacles) sont proposées à Mayenne comme à Château-Gontier, comme autant de temps d'apprivoisement et d'ouverture. S'ils divergent sur certains points, ces deux projets axés sur la pratique reposent sur les mêmes principes et valeurs et visent les mêmes bienfaits.

Partenaires particuliers

Pour Estelle Cibois, cadre de santé au CHNM, « *la médiation artistique permet de diversifier les approches de soin. La participation à la création d'une œuvre dans le cadre d'un projet cohérent et structuré a des effets positifs sur l'estime de soi et sur le lien avec les autres. Pour des patients qui peuvent être très ancrés dans l'imaginaire, c'est un support exceptionnel qui permet de mettre un handicap en avant comme une force ou de sublimer le délire.* »

Alexandra Boisseau, psychologue au CHHA, souligne que « *chacun retrouve de la liberté et de la subjectivité face à la culture en général, que l'on soit en difficulté psychique ou non. L'art permet de faire réémerger en chacun des patients les sujets qu'ils sont. C'est aussi un mode d'expression, un lieu où les personnes peuvent s'exprimer par un autre biais. Sortir de l'hôpital et se retrouver dans un lieu culturel, c'est une manière différente de travailler à partir des individus qu'ils sont.* »

C'est l'une des grandes forces de ces deux projets que de permettre aux soignants et patients de sortir des murs de l'hôpital et de s'appuyer sur des acteurs culturels du territoire qui ont une expertise de la médiation et des habitudes de travail avec des artistes. Infirmière spécialisée dans la médiation thérapeutique au CATTP de Mayenne, Candice Illand accompagne chaque année un groupe de patients et apprécie « *énormément l'accueil que les partenaires culturels et les artistes nous réservent. Au début du projet, c'est l'inconnu. En tant que soignants, nous ne maîtrisons pas le média artistique, nous nous laissons guider. Ils savent s'adapter et stimuler la créativité. Tout semble possible. Ils créent un climat qui amène les patients à se dépasser, à aller vers l'extérieur, à montrer quelque chose d'eux, et ce, plus qu'avec d'autres types de médiations* ».

Impliquée depuis 2008 dans le partenariat avec le CHHA, Émilie Lebarbé, chargée des publics au Carré à Château-Gontier, insiste sur la complémentarité des rôles de chacun des intervenants : « *l'artiste travaille sur les enjeux artistiques, la découverte de la pratique artistique. En même temps, il observe ce qui se passe et compose avec des personnes qui peuvent aller plus ou moins bien au fil du parcours* ».

Les patients sont des adultes volontaires, qui font le choix de participer, avec l'accord du médecin qui les suit. Les soignants qui les accompagnent s'impliquent dans l'atelier au même titre que les patients. Dans une position d'observation active, ils veillent à la sécurité du groupe et des individus. « *Chaque séance est structurée de la même manière, très ritualisée, et se termine par un temps de régulation entre artiste et soignants pour échanger sur le ressenti de la séance,* complète Émilie. *À la fin du module, un temps de bilan associe les participants et partenaires. C'est un moment important où les patients expriment ce qu'ils ont vécu.* »

© Émilie Lebarbé

Atelier au Carré à Château-Gontier, dans le cadre d'un projet Culture et Santé.

Un impact extraordinaire

S'il a eu l'occasion de vivre différents projets autour de la musique, de l'écriture ou du théâtre d'objets, « *tous très enthousiasmants* », Benjamin Ballée, infirmier au CHNM à Mayenne, reste profondément marqué par le projet danse mené en 2016 avec Laëtitia Davy, alors qu'il était infirmier stagiaire. « *Une aventure humaine de six mois, avec une échéance importante, la création d'un spectacle de danse dans des conditions professionnelles, ouvert au public, avec cartons d'invitation, affiches dans la ville… Je me souviens combien l'introduction de la danse dans la vie du pavillon a permis de désamorcer certaines situations complexes. Un pas de danse auquel le patient répond, c'est une bouffée d'oxygène ! Ces projets ont un impact extraordinaire direct et indirect, à la fois dans la valorisation des personnes, l'engagement dans la durée, l'autonomie, l'entraide entre les patients et avec les soignants, le lien avec la famille, ou encore l'inscription dans la ville. On construit une histoire commune ancrée dans un territoire.* »

Alexandra Boisseau confirme : « *il s'agit de lutter contre l'isolement souvent inhérent à la maladie psychique et la stigmatisation de la psychiatrie dans la société, de retrouver une place dans le monde. L'atelier réalisé dans les espaces culturels de la ville vise à ce que chacun se vive comme tout individu dans la cité. Cette expérience a permis à certaines personnes de s'inscrire dans un champ social plus large par la suite. C'est un terrain d'enseignement pour nous soignants et une chance pour tous ceux qui y participent.* » ◆

Mamy (n'a plus le) blues

Rien de tel qu'une chanson pour oublier ses douleurs et retrouver le sourire ! À la maison de retraite de Ballots, chacun goûte avec bonheur l'atelier proposé par Anne Dugué, musicienne-intervenante aux petits soins des résidents. Par Carole Gervais

Si la musique adoucit les mœurs, elle peut aussi panser les plaies. Les 43 de La Closerie, l'établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Éhpad) de Ballots en savent quelque chose. Tous les 15 jours, ils reçoivent la visite d'Anne Dugué pour une heure d'animation musicale. Accompagnée de sa flûte, de sa guitare et de sa bonne humeur, l'intervenante rejoint les plus valides dans la salle de restaurant, à la fin du goûter. Un moment propice à l'échange et au partage. Cahier de chants à la main, les aînés se remémorent les airs que chacun entonnait, autrefois, dans les repas de famille… « *Mon répertoire va des chants traditionnels aux chansons populaires des années 30 à nos jours* », explique Anne. En dépit des mémoires parfois défaillantes, les paroles reviennent, les visages s'illuminent.

« *Ce sont des moments furtifs, mais qui font énormément de bien à nos résidents* », rapporte Sandrine. En poste à La Closerie depuis 19 ans, cette aide-soignante suit actuellement une formation pour devenir animatrice. « *On sait que la musique leur apporte beaucoup. Auparavant, des bénévoles venaient chanter pour eux. Mais les résidents étaient assez passifs. Avec une musicienne-intervenante professionnelle, c'est différent. Et puis, Anne n'a pas seulement des compétences en musique, elle a tout un savoir-être et une pédagogie qui correspondent à leurs besoins* », s'enthousiasme Sandra, animatrice à Ballots depuis presque vingt ans.

Le groupe travaille aussi le rythme, grâce à de petites percussions : cymbalettes, maracas, tambour, triangle, grelots… « *Certains ont fait partie de fanfares quand ils étaient jeunes. L' exercice leur rappelle forcément des souvenirs…* », note Anne. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la jeune femme est attendue. « *Elle a une voix mélodieuse, et elle est pleine de vie !* », rapporte Christiane, résidente, qui ne manque jamais une séance.

En fonction de l'état de santé de chacun, Anne adapte sa prestation. Pour certains, la communication est rendue difficile par la maladie. Le rapport aux autres devient compliqué, l'agressivité s'installe parfois. « *Je pense notamment à un monsieur qui a beaucoup de mal à entrer en contact avec le groupe* », confie Anne. « *Un jour, dès que je suis arrivée, les animatrices m'ont informée qu'il était très agité. Je suis allée dans sa chambre et je lui ai chanté une chanson. Il est resté impassible, de bout en bout, en me fixant dans les yeux. Pour finalement lâcher : "fi d'garce, qu'est-ce qu'elle a une belle voix !"* »

Musicothérapie pour tous

À l'Éhpad de Ballots, la musique et le chant sont des éléments importants pour le bien-être des résidents. « *Il y a quelques années, l'ensemble du personnel a été sensibilisé à la musicothérapie* », se souvient Sandrine. « *De la veilleuse de nuit à l'infirmière de jour, en passant par les agents de cuisine, tout le monde a suivi cette initiation* », précise Sandra. « *Aujourd'hui, quand les collègues effectuent un soin ou une toilette, le fait de chanter une chanson permet parfois d'adoucir les choses.* »

Très à l'aise dans son rôle, Anne Dugué apprécie le contact avec les personnes âgées. « *Intervenir en maison de retraite est une démarche évidente pour moi* », explique-t-elle. « *Ma mère est aide-soignante dans une unité Alzheimer, à Saint-Saturnin-du-Limet. Quand j'étais enfant, j'allais y jouer de la flûte au concert de Noël.* »

Titulaire d'un DUMI (diplôme universitaire de musicien-intervenant), Anne travaille au sein de l'établissement d'enseignements artistiques du Pays de Craon. En 2014, Johann Lefèvre, directeur de l'ÉEA, souhaite développer des actions dans les Éhpad du secteur. Tous deux font la tournée des sept maisons de retraite du territoire, rencontrent les équipes, leur expliquent ce que Anne peut proposer dans chaque établissement. Tout le monde adhère.

Atelier d'art-thérapie au CPA Saint-Joseph à Château-Gontier. © Arnaud Roiné

À côté des écoles où elle intervient toutes les semaines, Anne Dugué sillonne donc désormais les Éhpad, auprès de personnes âgées dépendantes. « *Je ne me considère pas comme thérapeute. Je suis musicienne avant tout* », estime Anne. Toutefois, les bienfaits que procure son atelier sont indéniables. « *Quand Anne est là, nos résidents oublient leurs maladies, leurs douleurs, leur âge. Ils retrouvent une certaine insouciance* », apprécie Sandrine. « *Je leur apporte, mais ils m'apportent aussi beaucoup* », renchérit Anne. « *Même si ça ne se traduit pas toujours par un échange verbal. Parfois un regard, un sourire suffit. C'est très fort !* »

L'an passé, un petit groupe de résidents a participé à *Germaine and the kids*, un projet musical intergénérationnel piloté par Pierre Bouguier qui réunissait des aînés des sept Éhpad du Sud-Mayenne et les élèves d'une classe de CM1-CM2. Présenté au festival Les Embuscades, à Cossé-le-Vivien, le spectacle a conquis le public. « *Les familles étaient impressionnées de voir ce que leurs parents étaient capables de faire sur scène* », confient Sandrine et Sandra. Le samedi 2 avril, une nouvelle représentation sera donnée au Grand Rex, à Paris ! Pour les résidents de Ballots, c'est la consécration. Anne Dugué, qui a accompagné la création, sera du voyage, bien sûr. L'aventure continue… ◆

L'ART POUR MIEUX VIVRE

Assistant de soin en gérontologie au centre pour personnes âgées Saint-Joseph, affilié au centre hospitalier de Château-Gontier, Lionel Jeannot pratique l'art-thérapie depuis 2011 au sein des différents services de l'établissement (accueil de jour, unités pour les personnes atteintes de maladies neurodégénératives…). En amateur, ce trentenaire au look (discrètement) punk pratique le dessin et la peinture « *pour se reconstruire, se retrouver* ». Lorsqu'il découvre l'art-thérapie, il a spontanément envie d'adopter cette démarche lors des animations proposées aux personnes âgées avec lesquelles il vit au quotidien. Sculpture, peinture, collage, dessin… Les techniques sont multiples et le cadre des ateliers très précis, même si l'aide-soignant veille à ce qu'il ne soit pas trop contraignant : l'objectif est que chacun puisse s'exprimer en toute liberté. « *Pour pouvoir extérioriser ses blocages, poser ses valises. Les traumatismes liés à la guerre ou la disparition d'un proche reviennent très souvent. En peignant, en dessinant, on peut s'en détacher, prendre de la distance. Au-delà de l'occupationnel, des objectifs de sociabilité et de motricité, il s'agit de lâcher prise, de se ressourcer, pour mieux vivre* . »

L'art de prendre soin

Fanny Courteille et Carole Hesteau sont art-thérapeutes. À chacune son approche et sa palette d'outils, qui suscitent le questionnement et l'intérêt de l'autre. Portrait croisé de deux passionnées, animées par la même envie d'aider à soigner via la pratique artistique.

Par Sylvain Rossignol

Comment définissez-vous l'art-thérapie ?

Fanny Courteille : L'art-thérapie est une approche thérapeutique où l'art est utilisé comme support pour entrer en relation avec la personne et lui permettre de s'exprimer. Avec pour objectif d'aider, de soulager les personnes qui sont malades, en situation de handicap ou qui souffrent de difficultés sociales.

Carole Hesteau : L'art-thérapie travaille sur le non-verbal. Le médium peut être la musique, mais aussi la peinture, la danse, toute forme d'expression artistique. L'art-thérapie intervient dans le cadre d'une démarche globale de soins, en complément d'autres démarches. Elle s'adresse particulièrement aux personnes qui ont des difficultés à s'exprimer ou à entrer en relation avec les autres. Elle vise à améliorer le bien-être, à raviver les saveurs existentielles : redonner confiance en soi, déclencher des émotions, réamorcer les relations aux autres.

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur votre parcours ?

C. Hesteau : J'ai suivi des études de musicologie à l'université d'Angers (licence) au cours desquelles j'ai fait un stage en art-thérapie, ce qui m'a convaincue de suivre une formation diplômante en art-thérapie, l'AFRATAPEM, à Tours.

F. Courteille : Je suis éducatrice spécialisée, de formation et de métier. Je suis aussi intervenante à l'établissement d'enseignements artistiques du Pays de Craon. Je pratique la musique traditionnelle. Il y a quelques années, je me suis formée au centre international de musicothérapie à Noisy-le-Grand et aujourd'hui, j'exerce ces deux métiers : éducatrice spécialisée et musicothérapeute.

Comment travaillez-vous ?

F. Courteille : Notre travail se fait toujours en lien avec l'équipe éducative et/ou paramédicale. Nous intervenons toutes les deux sur des périodes longues (des contrats d'une année souvent, qui peuvent se renouveler) dans des structures spécialisées, comme les foyers de vie. Nous travaillons avec des personnes qui souffrent de troubles autistiques, de déficience intellectuelle avec troubles associés, de trisomie. La structure doit nous accorder une place dans son organisation. Pour cela, je définis un cadre qui garantit les conditions de mes interventions : le nombre d'heures et de participants, les horaires, la rémunération. Et je fixe les objectifs avec l'équipe. J'assure aussi le suivi individuel de personnes en dehors de toute institution, souffrant de troubles du comportement ou de dépression, victimes d'un traumatisme crânien...

C. Hesteau : Je travaille beaucoup dans le secteur du polyhandicap, notamment au sein de maisons d'accueil spécialisées (MAS ou FAM) qui sont des structures d'hébergement pour adultes handicapés dépendants. Après avoir rencontré l'équipe, je rédige un protocole thérapeutique qui fait appel à la musique, mais aussi aux arts plastiques. Ma formation et mon approche sont axées sur l'étude comportementale et les neurosciences, ce qui influence directement ma pratique. Je travaille avec des petits groupes ou en individuel. La séance dure 45 minutes. Au cours de chaque séance, j'observe les comportements ; je comptabilise les « faits observables » : le nombre de sourires, le nombre d'utilisation de la main droite, de la main gauche, etc. Cela me permet de voir si je suis sur la bonne voie, selon les objectifs et le public.

F. Courteille : Comme Carole, je prépare les séances en fonction de ce qui a pu marcher ou non la fois précédente. J'essaie et je vois si cela fonctionne. J'utilise l'accordéon diatonique, le ukulélé, le piano, la voix. Je reste toujours étonnée par la fascination qu'exercent le piano et l'accordéon. Nous proposons mais ce sont les personnes qui disposent, elles prennent ou pas, à leur manière. Cela demande une préparation conséquente, mais ensuite il faut être capable de s'adapter et d'improviser.

C. Hesteau : Les séances sont faites de nouveautés mais aussi de redondances, de rappels, de répétitions car ces personnes ont besoin de repères, de rituels. J'ai une cinquantaine de chansons à mon répertoire mais il faut accepter de chanter sans relâche « Mon amant de Saint-Jean » ou « Bella ciao ».

F. Courteille : Ah oui, « Bella ciao », tu y as droit toi aussi ? Il y en a marre ! (rires)

C. Hesteau : L'accordéon fonctionne bien avec les personnes âgées. Il permet de raviver des souvenirs. J'utilise la guitare aussi et la contrebasse qui est très intéressante par les vibrations fortes qu'elle produit.

F. Courteille : En fin de séance, je fais un bilan : la dynamique de groupe a-t-elle été bonne ? Pour chaque participant, quelles ont été les interactions avec les autres ? Etc. Mais je ne fais pas d'interprétation, même si je peux participer au dialogue avec l'équipe et le psychologue.

C. Hesteau : Après la séance, je fais un débriefing d'une quinzaine de minutes avec l'équipe. L'analyse des « faits observables » me donne un indice des effets de la séance et de l'évolution des personnes. Si la personne a décidé de peindre en rouge pour la première fois, je le note. Mais c'est à l'équipe d'en faire une interprétation éventuelle. C'est aussi ce qui me distingue d'un psychothérapeute : je n'interprète pas.

Qu'est-ce qui vous différencie d'un intervenant artistique ?

C. Hesteau : En art-thérapie, on ne cherche pas le beau. L'esthétique n'a aucune importance. La personne aime-t-elle ce qu'elle a fait, aime-t-elle le faire ? C'est la seule chose qui compte. Il faut parfois être très patient. Avec une personne polyhandicapée, il faudra parfois attendre cinq minutes, en silence, pour qu'elle gratte une corde. Ou proposer dix fois une activité pour qu'elle marche seulement la onzième fois. Si la personne danse alors que j'avais proposé de chanter, cela me convient.

F. Courteille : Il faut aussi savoir accepter le bruit, jusqu'à l'inaudible parfois, les silences, les cris. La progression technique n'est pas un but. Elle peut aider, comme un moyen, en renforçant l'estime de soi, mais cela n'est pas une fin.

Quels sont les ressorts spécifiques de l'art-thérapie ? Qu'est-ce qui fait que cela marche, là où d'autres approches thérapeutiques échouent ?

C. Hesteau : Il ne faut pas opposer les différentes approches mais les considérer comme complémentaires. La musique est un vecteur de communication qui est plus facile à utiliser que la parole pour de nombreuses personnes. Elle permet de parler de soi de manière détournée. La personne est actrice de son soin, par le mode d'expression qu'elle va choisir et la liberté d'expression qu'offre l'art. Elle va pouvoir dire plus et comme

Fanny Courteille, avec un groupe du foyer de vie Oasis à Quelaines-Saint-Gault. © Florian Renault

elle le veut et le peut. L'art-thérapie s'intéresse à la santé de façon globale : physique, mentale et sociale, et s'adresse aussi à la personne dans sa globalité.

F. Courteille : Aider à réconcilier le corps et l'esprit est une clef de la musicothérapie. Après, la question peut se poser : est-ce que cela soigne ou aide à soigner ? Cette approche fait du bien à la personne dès que l'on trouve la proposition qui lui convient. Pendant une séance, on pourra noter par exemple qu'une personne est plus apaisée, qu'elle réduit la fréquence de ses vocalises qui sont habituellement quasi permanentes. La démarche sera ensuite de chercher à prolonger cet effet entre les séances, au quotidien.

> « LA MUSIQUE PERMET DE PARLER DE SOI DE MANIÈRE DÉTOURNÉE »

Est-ce que vous comprenez la méfiance que peut susciter parfois l'art-thérapie ?

F. Courteille : Toute nouvelle approche doit faire ses preuves. Aujourd'hui, tout le monde peut se dire art-thérapeute et c'est pourquoi la qualité des formations et leur réglementation sont des enjeux importants pour notre profession. L'État reconnaît certaines formations en art-thérapie en les inscrivant au répertoire national des certifications professionnelles. La création du 1er master à la Sorbonne, en 2011, a constitué une étape importante car il accorde un diplôme reconnu au plan européen, et par une université prestigieuse. Des diplômes universitaires d'art-thérapie sont adossés à la faculté de médecine, à Tours et à Grenoble.

C. Hesteau : La recherche scientifique apporte une caution précieuse. Les travaux du professeur Hervé Platel, neuropsychologue, ont démontré, notamment par imagerie cérébrale, que la musique a des effets bénéfiques dans le traitement de malades qui ont eu des lésions cérébrales (Alzheimer, AVC). Le neurologue Olivier Sacks a aussi aidé à lever les suspicions sur l'art-thérapie par ses recherches et sa vulgarisation vers le grand public.

F. Courteille : Des neurologues de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière travaillent avec une art-thérapeute dans la prise en charge de patients victimes d'un AVC récent. Au CHU de Tours, l'art-thérapie existe depuis plus de 10 ans en cancérologie. Le CHU de Nantes utilise l'art-thérapie en cancérologie pédiatrique, auprès des enfants et des adolescents atteints de mucoviscidose, en néonatalogie…

Rencontrez-vous des situations difficiles ? Si oui, comment vous en protégez-vous ?

C. Hesteau : Je n'ai pas le sentiment d'avoir à me protéger. Notre métier est très gratifiant. Quand nous partons, la météo est toujours au beau fixe. Et nous ne sommes que de passage, ce qui nous offre des moments de respiration.

F. Courteille : Nos discussions avec les équipes nous permettent de prendre de la distance face aux situations qui peuvent être plus difficiles. Nous sommes maintenant quelques art-thérapeutes à nous connaître en Mayenne. Et les échanges, comme celui-ci, sont un soutien.

Qu'est-ce qui vous plaît dans votre métier ?

C. Hesteau : Les échanges sont d'une grande franchise. Dans un Éhpad, une dame était dans le refus de toute proposition. Elle a accepté que je lui chante une chanson. « *Mais une seule, pas plus !* » Et elle a demandé une deuxième puis une troisième et à la fin elle m'a dit : « *j'ai eu moins mal pendant les chansons. Merci pour ça et pour votre jeunesse.* »

F. Courteille : En règle générale, le public avec lequel nous travaillons est très spontané et ouvert. Il ne s'oppose pas par principe. Le relationnel est extrêmement riche. Les personnes nous acceptent telles que nous sommes. J'aime rechercher de nouvelles pistes aussi, pour répondre au mieux aux besoins des personnes et des structures.

C. Hesteau : Beaucoup reste à inventer en art-thérapie. Je m'intéresse à l'adaptation des instruments aux personnes handicapées. Je travaille depuis quelques années avec un instrument qui s'appelle le Skoog. C'est un cube relié à un ordinateur, qui produit des sons au toucher. J'expérimente en ce moment le couplage du Skoog avec une webcam qui capture les mouvements d'une personne très peu mobile et les transforme en sons. La personne devient actrice de la musique, musicienne. ◆

Culture sur ordonnance

Musique au chevet, expérience virtuelle, atelier d'écriture, rééducation par la danse… Quatre femmes engagées témoignent des bienfaits de la culture à l'hôpital.

Par Carole Gervais et Arnaud Roiné

© Olivier Ezratty

MÉLANIE PÉRON

Créatrice de L'Effet Papillon

« *Facilitateur de mieux-être.* » Voilà comment Mélanie Péron présente L'Effet Papillon. Plongée malgré elle dans l'univers aseptisé de l'hôpital – elle a accompagné un proche atteint d'une leucémie pendant 18 mois – la jeune femme en a développé une furieuse envie d'adoucir le quotidien des patients et de leur entourage. « *Quand vous êtes immergé dans la maladie, vous découvrez l'isolement. C'est comme si on vous mettait entre parenthèses, comme si, derrière la vitre, les gens continuaient d'avancer, en couleurs, tandis que vous restez immobile, en noir et blanc.* »

Pour enrayer cette insupportable coupure sociale et culturelle, la trentenaire, alors bibliothécaire, décide de tout plaquer pour se lancer dans une aventure inédite : organiser des petits moments de répit, sortes de micro-respirations qui permettent d'oublier ou au moins d'atténuer un instant la maladie et la douleur.

Des moments exceptionnels

Passionnée de musique, elle souhaite mettre en place des mini-concerts à l'hôpital. « *Autour de moi, personne n'y croyait !* » En 2011, à force de persévérance, de volonté et d'énergie, elle parvient à créer la première édition des Échappées contées et chantées, à la Polyclinique du Maine, à Laval. Huit ans plus tard, plus de 3 000 patients ont assisté à la cinquantaine de spectacles organisés par L'Effet Papillon. En juillet dernier, le duo Tommy Ferdinant est venu se produire dans le service de cancérologie de l'établissement lavallois, sous le regard bienveillant des soignants. « *On a partagé des moments assez exceptionnels* », rapporte son chanteur, Timothée Gigan-Sanchez. « *En allant à la rencontre des patients, de chambre en chambre, ce n'était pas forcément gagné d'avance. Certains, plutôt réticents, ont finalement accepté et apprécié notre venue.* » Petit moment de grâce.

Aujourd'hui, l'entreprise à vocation sociale de Mélanie est en pleine expansion. Elle vient d'emménager à La Licorne, l'hôtel des entreprises innovantes de Laval, et son équipe s'est étoffée. En plus des Échappées et des différents soins de support (socio-esthétique, art-thérapie, musicothérapie…) qu'elle propose, avec des professionnels diplômés, Mélanie diversifie son activité grâce à Bliss, un casque de réalité virtuelle qui emmène ses utilisateurs dans une expérience onirique et sensorielle unique, dont la BO est signée du compositeur rennais Sylvain Texier. Reconnu dispositif médical, Bliss, développé par Enozone à Saint-Berthevin, est présent dans une vingtaine d'établissements hospitaliers en cancérologie, gynécologie, urgences pédiatriques… « *Les professionnels de santé l'utilisent pour gérer la douleur physique de leurs patients en alternative aux méthodes d'anesthésie classiques, lors d'actes pénibles ou en situation anxiogène* », note Mélanie. Bliss peut aussi être un outil précieux pour lutter contre le stress, à l'hôpital ou ailleurs. « *L'idée est que les gens partent dans leur imaginaire. Et ça marche !* » ◆

© Arnaud Roiné

BLANDINE PAUMARD

Psychomotricienne au service musculation physique et réadaptation du centre hospitalier de Laval

« *Grâce à l'atelier Corps et mouvement, les patients avouent redécouvrir une partie de leur corps et ça, c'est vraiment très bien !* » Blandine Paumard a le sourire jusqu'aux oreilles et une lueur particulière dans le regard lorsqu'elle se rappelle certains témoignages. Cette Mayennaise de 42 ans est psychomotricienne au centre hospitalier de Laval depuis douze ans maintenant. Pendant ses études de psychologie, elle a une seule certitude : elle a besoin d'action. « *Je ne me voyais pas être psychologue, où on parle seulement.* » Elle entrera, sur concours, dans une des rares écoles françaises de psychomotricité à Lille.

Quelques années plus tard, c'est toujours le besoin d'agir qui la guide. Cette pétillante brunette fait partie de l'équipe de thérapeutes qui a mis en place il y a quatre ans l'atelier Corps et mouvement au centre hospitalier. Laëtitia Davy, danseuse et enseignante au conservatoire de Laval Agglo, intervient auprès des patients du service de réadaptation. Qu'ils soient en fauteuil, handicapés provisoirement ou plus durablement, ces accidentés de la vie sont tous invités à participer en groupe. « *Il y a parfois quelques réticences à cause de la danse et du regard des autres mais au final peu refusent et la mayonnaise prend dès la première séance.* »

Pendant cinq séances d'une heure et demie, les thérapeutes laissent la place à l'artiste. Le geste thérapeutique s'efface au profit du geste plaisir. Les corps meurtris retrouvent les sensations qu'ils pensaient oubliées. L'intervenante artistique ne veut rien savoir des pathologies. Elle propose des gestes librement inspirés du spectacle auxquels les patients assisteront à l'issue des séances, au Théâtre de Laval. Pour Blandine c'est évident, il y a un avant et un après atelier, y compris pour elle. « *Il y a même des patients qui veulent continuer à la sortie de l'hôpital.* » ◆

© Arnaud Roiné

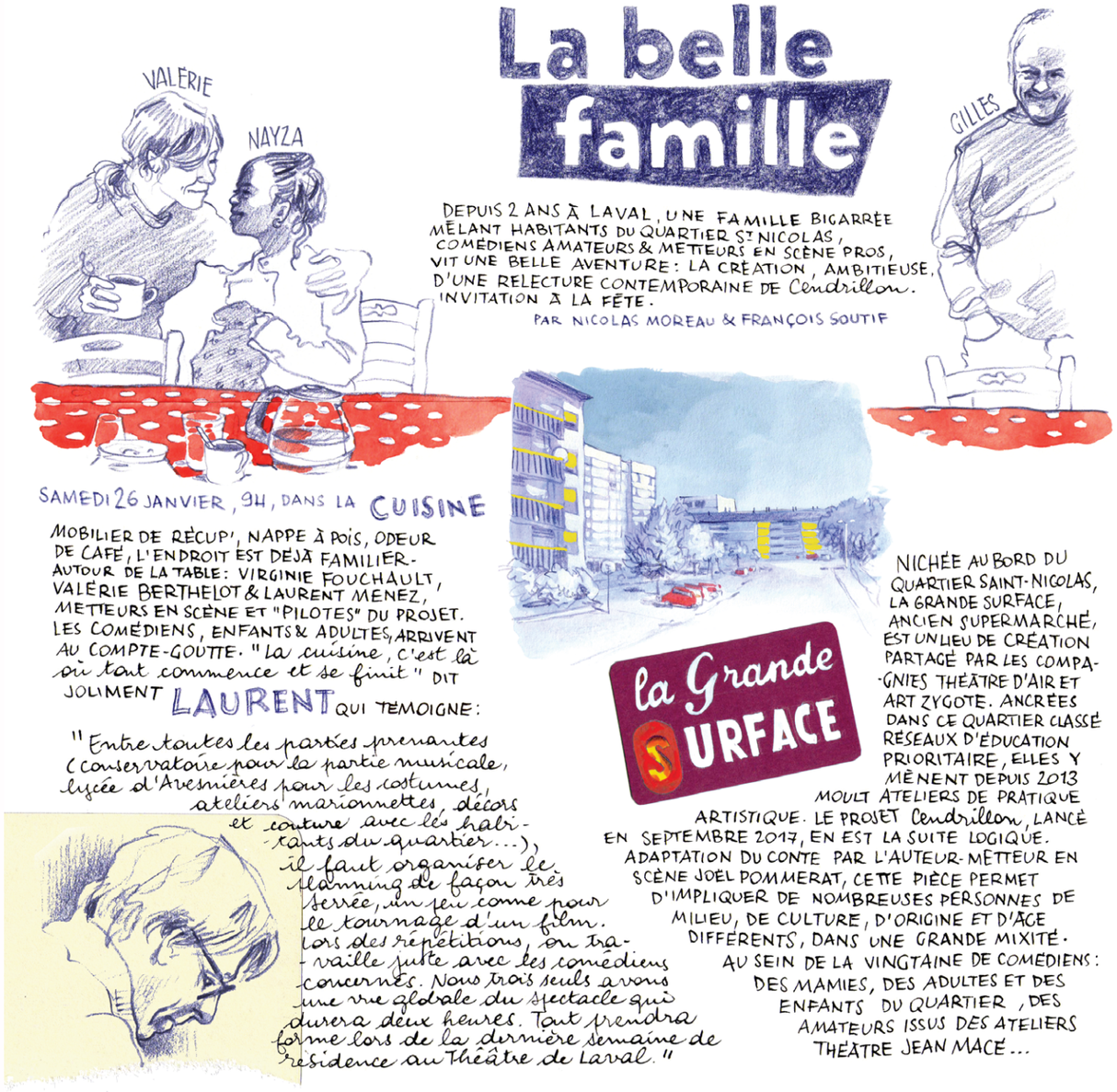
MURIELLE FLÉCHARD ET AUDREY DASSIBAT

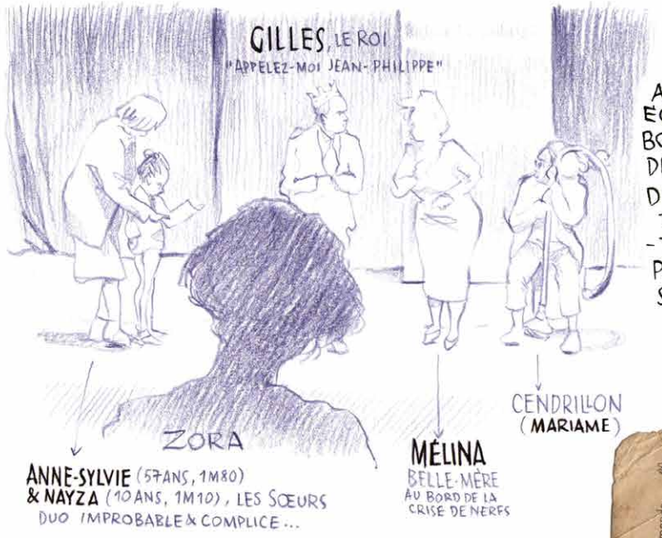
Infirmières à l'hôpital de jour en santé mentale de Laval

L'idée est venue d'une rencontre avec l'équipe de Lecture en tête, organisatrice du Festival du 1er roman, il y a quatre ans. Permettre à un écrivain en résidence d'animer un atelier d'écriture pour les patients de l'hôpital de jour. Murielle Fléchard, infirmière, se souvient : « *on a été ravis et touchés par cette démarche et on a dit oui tout de suite* ». La lecture était déjà très présente à l'hôpital. Au travers d'un atelier « mémoire », Murielle et ses collègues ritualisaient la rencontre entre un ouvrage et les patients. Mais avec l'atelier d'écriture, c'est une étape supplémentaire qui est franchie. Audrey Dassibat explique : « *le patient psy vit en marge, d'abord à cause de sa maladie, mais aussi à cause du regard des autres* ». Cette rencontre avec une personne qui incarne la « normalité » est donc un évènement en soi.

L'équipe soignante prépare en amont les trois à quatre séances prévues avec l'auteur pour huit à douze patients différents à chaque fois. Mais lorsque démarre la rencontre, les soignants deviennent des participants comme les autres et seul le romancier reste à la barre. « *C'est une rencontre entre deux bienveillances, celle de l'auteur et celle des patients, il ne peut en sortir que du bon* » confie Murielle, qui ne pourrait plus se passer de ces ateliers. Et ça fonctionne ! Les patients jouent le jeu et se lâchent sous l'impulsion des auteurs. Ils expriment des sentiments, une vision du monde que seule la présence d'un non soignant peut déclencher.

Ces deux femmes engagées, 33 ans de psychiatrie cumulés, restent malgré tout réalistes. « *On n'attend pas de miracle mais il y a des choses qui émergent !* » Pour elles, cet atelier est une « *parenthèse indélébile* » dont il reste forcément des traces chez leurs patients. Des bribes de parole libérée qu'elles peuvent « *convoquer* » lorsque ceux-ci en ont besoin. ◆





10H, TRAVAIL DE L'ACTE 2, SCÈNE 8

SUR LE PLATEAU

APRÈS QUELQUES ESSAYAGES DE COSTUMES ET UN ÉCHAUFFEMENT, PEU À PEU, LA SCÈNE PREND FORME. BONNE HUMEUR ET CONCENTRATION, EXIGENCE DES METTEURS EN SCÈNE, DÉBATS SUR LA FAÇON D'INTERPRÉTER UNE RÉPLIQUE... L'ÉQUIPE TRAVAILLE STUDIEUSEMENT, DANS DES CONDITIONS IDENTIQUES À CELLES D'UNE COMPAGNIE PRO. APRÈS LA PAUSE, NAYZA TIRE SON COPAIN SAFWAN PAR LA MANCHE :

"Tu viens, on retourne jouer !"

LES BONNES FÉES,

ANIMATRICE AU CENTRE DE LOISIRS, ELLE INTERVIENT SUR LES T.A.P. DANS LES ÉCOLES, POUR DES ATELIERS DE THÉÂTRE, EN LIEN AVEC ART ZYGOTE. HYPER MOTIVÉE ET CONVAINCUE DE L'INTÉRÊT DE CE PROJET QUI VALORISE LES ENFANTS ET HABITANTS DU QUARTIER, ELLE FAIT LE LIEN, RECRUTE LES PETITS COMÉDIENS, LES AIDE À APPRENDRE LEUR TEXTE...

MARGAUX

"Entre l'école et ici, leur comportement est totalement différent. Ils sont très investis."

ARRIVÉE DE SPLIT (CROATIE) À 20 ANS, MARYA VIT À SAINT-NICOLAS DEPUIS 50 ANS. CHALEUREUSE ET SPONTANÉE, C'EST UNE FIGURE DU QUARTIER. "Toi, tu fais du théâtre dans la vie !" LUI A DIT UN JOUR UNE AMIE. C'EST LA MAMMA DE LA BANDE. "Les enfants me disent bonjour quand ils me croisent. Ça crée du lien dans le projet, entre les gens du quartier. On est tous sur le même pied d'égalité, jeunes et vieux, débutants et pros... Pas de différence !"

MARYA

NAYZA ANNONCE LA PAUSE MÉRIDIENNE AU MICRO...

SAFWAN A SÉCHÉ SON ENTRAÎNEMENT DE FOOT POUR VENIR À LA RÉPÉTITION, PAS QUESTION DE RATER L'INTERVIEW ! VALÉRIE RECONNAÎT, ADMIRATIVE, QUE LA MOTIVATION DES ENFANTS EST IMPRESSIONNANTE

12H45 : RETOUR À LA

CUISINE POUR LE REPAS

SIMPLICITÉ, BIENVEILLANCE, CHALEUR... C'EST UNE PETITE BULLE D'HUMANITÉ QUI RÉUNIT DES PERSONNES TRÈS DIFFÉRENTES, RASSEMBLÉES PAR L'ENVIE DE CRÉER QUELQUE CHOSE DE BEAU **ENSEMBLE**. MÉLINA DÉBOUCHE UNE BOUTEILLE DE BLANC, CUVÉE CENDRILLON ; MARYA ENTONNE "Boire un petit coup c'est agréable" ET LES ENFANTS SONT HILARES...

RENDEZ-VOUS LE **19 AVRIL** AU THÉÂTRE DE LAVAL POUR LA PREMIÈRE, ET PEUT-ÊTRE POUR D'AUTRES DATES, PARTOUT OÙ L'ON VOUDRA BIEN ACCUEILLIR Cendrillon ET SA BELLE FAMILLE.

Croq' messieurs

Temps fort autour de la littérature jeunesse, Croq' les mots, marmot accueille en résidence l'illustrateur Christophe Alline et le musicien Fred Bigot. Douze semaines bien remplies au cours desquelles le duo a créé un spectacle et un livre-CD, et rencontré moult marmots.

Par Arnaud Roiné

En rang deux par deux. Main dans la main. Les visages disparaissant sous des couches de bonnets et d'écharpes, une vingtaine de bambins se dirigent joyeusement vers le musée du château de Mayenne. Mais pas question de visite aujourd'hui. Si ces jeunes enfants, âgés de 5 à 6 ans, sont ici en cette froide journée de janvier, c'est pour y rencontrer deux artistes invités par une marmotte.

La marmotte, c'est l'emblème de la 6e édition de Croq' les mots, marmot. « Croq » pour les intimes. Plat de résistance de cette opération, qui tous les deux ans, agite le nord de la Mayenne : l'accueil d'artistes en résidence longue durée. Invités de l'édition 2019, Christophe Alline et Fred Bigot vont arpenter pendant douze semaines le Nord-Mayenne, avec une mission : cuisiner à leur sauce le répertoire des comptines enfantines.

Au menu (copieux) de la résidence : des phases de création pure en vue de la production d'un livre-CD, publié par la réputée maison d'édition Benjamin médias, ainsi que d'un spectacle, qui fera lui aussi le tour du nord du département. Ajoutez à cela de nombreux moments de partage avec les jeunes et les moins jeunes via des ateliers, rencontres, masterclass…

Cette après-midi justement à Mayenne, c'est « atelier time » ! Dans une des salles du musée du château, Christophe Alline et Fred Bigot attendent leurs jeunes visiteurs, guitare à la main. Un peu partout dans la salle, des instruments de musique, des sacs de gravier, de sable, des branches d'arbre ou encore des feuilles mortes. Ici, un appareil photo est suspendu au-dessus d'une table où trône une poignée de légumes de saison. Là, un microphone et son enregistreur n'attendent plus que des sons à capter. Autant d'outils indispensables aux deux artistes pour animer leurs ateliers.

Christophe Alline, lors d'un atelier au musée du château de Mayenne. © Arnaud Roiné

Les mômes s'installent en papotant devant les deux hommes. Le silence se fait doucement, Christophe et Fred observent avec bienveillance les marmots impressionnés par ce qu'ils découvrent. C'est Christophe qui s'adresse à eux. D'une voix douce, il explique avec des mots simples le programme de l'après-midi. Les enfants vont participer à la création des deux artistes, rien que ça ! Christophe, le dessinateur « fabricolleur » se charge de la réalisation de vidéos « stop-motion » (construites image par image), alors que Fred, le musicien, enregistre des chants, des voix, des bruits produits par les enfants.

Autant d'éléments qui serviront de matière première au travail de création des deux compères, sachant que tous les enfants ayant participé aux ateliers assisteront au spectacle né pendant la résidence et recevront le livre-CD, intitulé *Tipitipita*, en cadeau. Petits veinards… Avant de commencer la séance, le tandem entonne à deux voix un « Savez-vous plantez les choux ? » savoureusement revisité par leurs soins. Une comptine parmi les seize retenues pour ce projet.

Quinquas coquins

Volontiers facétieux, les deux quinquas sont très complices et ce n'est pas un hasard. « *Quand on m'a proposé cette résidence, on m'a dit : "fais quelque chose sur lequel on ne t'attend pas",* confie Christophe. *J'ai immédiatement pensé à la musique et à Fred.* » Les deux amis se sont connus aux Beaux-arts d'Angers. Christophe, l'Angevin passionné de musique et de création en tous genres et Fred, le Lavallois guitariste autodidacte : « *comme je dessinais tout le temps, je me suis retrouvé naturellement aux Beaux-arts* », se souvient ce dernier. Dans ce creuset où bouillonne la création, les deux comparses vont se rencontrer grâce à la musique. Ils jouent dans un groupe où ils jonglent avec les styles, font des films aussi…

Lorsqu'ils sortent des Beaux-arts, à la fin des années 90, chacun suit son chemin, « *sans jamais vraiment se perdre de vue* ». Christophe re-découvre la littérature jeunesse grâce au renouveau que connaît ce secteur à l'époque. La liberté de création qu'il y trouve le décide à se lancer. Avec succès : il a publié depuis une dizaine de livres chez des éditeurs bien installés.

Pour Fred, direction Paris où il façonne le savant mix qui constitue sa musique, très personnelle, entre rockabilly, pop garage, electro, musique bruitiste et expérimentale. Collaborant régulièrement avec des plasticiens ou des chorégraphes contemporains, il développe notamment les projets Electronicat et The Magic Ray, plébiscités par la presse spécialisée et soutenus par des labels internationaux.

Les deux artistes vivent de ce qu'ils créent même si « *parfois c'est très, très difficilement* » avoue Fred, qui vit désormais à Berlin avec sa famille. Alors cette résidence est une autre manière de vivre de son art pour ce joyeux binôme. « *C'est vraiment une chance pour nous !* » confirment-ils de concert. « *Et ça tombe à pic,* ajoute Fred, *j'ai deux enfants de 7 et 4 ans, qui m'ont fait replonger dans le monde de l'enfance depuis leur naissance.* »

Cette résidence rime donc avec évidence pour le Lavallo-Berlinois, même si a priori son univers parfois rugueux et rock'n'roll est très éloigné du monde des tout-petits. Mais tout se fait dans la joie, le rire et la symbiose. Pas question pour autant de tomber dans le déjà-vu ou la facilité. Ils font la musique qu'ils aiment pour réinventer des comptines que tout le monde a sur le bout de la langue. Belle gageure, que le duo relève sans complexe. Ces créations, pour lesquelles ils ne manquent pas d'ambition, ils espèrent les faire voyager bien au-delà des frontières du département, qui leur a offert un cocon idéal pour les couver. ◆

FORMULE UNIQUE

Né en 2000 de la volonté farouche de quelques militants bien inspirés, **Croq' les mots, marmot**, « *formule unique* » dédiée au livre pour les tout-petits, mobilise tous les acteurs de la petite enfance des communautés de communes du Nord-Mayenne (L'Ernée, Bocage Mayennais, Mayenne Communauté, Mont des Avaloirs). Bibliothécaires, agents culturels, animateurs socio-culturels, tous impliqués dans cette aventure qui s'étire sur deux années. « *Un temps long qui permet de tirer tout azimut* », témoigne Mélissa Rouzier, coordinatrice du projet. Résidence, interventions d'auteurs-illustrateurs en classe, journée pro… « *Il y a plus de 150 rendez-vous avant le salon du livre* », point d'orgue du projet qui se déroulera les 18 et 19 mai à Mayenne. Au programme bien sûr, le spectacle créé par Fred Bigot et Christophe Alline, qui tournera aussi sur l'ensemble du territoire de la Haute-Mayenne, au rythme de 25 représentations entre avril et mai.

Les aventures d'Alexandre le gland

2015. L'auteur-illustrateur Olivier Douzou est le parrain du salon Croq' les mots, marmot à Mayenne. Trois lecteurs à voix haute et une pianiste s'emparent alors de l'un de ses textes, *Les aventures d'Alexandre le gland*, pour créer une lecture-spectacle. Fable qui par ses différents niveaux de lecture parle aux enfants comme aux adultes, ce réjouissant roman d'apprentissage conte les aventures d'un jeune gland, rencontrant sur sa route des personnages détonants : un ver qui ne parle qu'en vers, une noix déclamant du Victor Hugo… Truffé de trouvailles linguistiques, ce conte comico-philosophique se prêtait parfaitement à une lecture à voix haute et musicale, que voici désormais gravée sur CD.
Les lecteurs se régalent, interprétant avec une justesse et un bonheur palpable les différents protagonistes de l'histoire. Pianiste multipliant les collaborations (avec le théâtre, la sculpture…), Hermine Théard illustre certains épisodes, ponctue le récit de respirations bienvenues, quand elle n'entonne pas un joyeux refrain. Un disque à déguster dès 6 ans, les oreilles ouvertes et l'imagination en ébullition, avant d'aller goûter le livre et le spectacle avec un plaisir renouvelé. ◆ *Nicolas Moreau*

CYGNUS
Coma

La pochette et le titre de ce premier EP donnent des indices évidents quant à l'univers musical exploré par ce jeune projet. On pénètre dans un territoire aux limites du dark, du doom et du post-rock, genres finalement peu entendus dans nos contrées ici-bas.
On sent la technique maîtrisée et les références bien digérées. Sans pour autant s'enfermer dans un style prédéterminé, Cygnus sait donner une vraie texture à sa musique. Chaque titre est construit comme un ensemble cohérent. « Run », morceau au rythme d'abord à peine plus rapide que les battements cardiaques de l'auditeur fébrile, s'élève rapidement vers des sphères plus tourmentées. Le tout porté par une voix toujours juste, n'usant d'effets que pour mieux faire corps avec la musique. La beauté de certaines compositions saisit littéralement, à l'instar du déjà très abouti « Elegy », alternant les tempos et jouant sur les profondeurs de chant. L'écoute de *Coma* projette en nous des images mystérieuses, semblant naître d'une brume opaque. Impressions aux contours vagues qui nous plongent au cœur d'un film à l'ambiance trouble et pourtant familière. ◆ *Vincent Hureau*

DUO D'AVIAU
Potins de soufflants

Dire que les frères D'Aviau sont les sœurs Goadec des Pays de la Loire serait tentant mais réducteur. Originaires de Saint-Nazaire, ils tissent des ponts entre les deux régions, chantent et jouent du trad' mayennais comme breton, insufflant une dose d'humour dans leurs interprétations. Le duo détonne par ses instruments : prof de musique et de danse de tradition orale, installé en Mayenne, Mavel D'Aviau excelle à la clarinette basse (lui qui, par ailleurs, a étudié la cornemuse au conservatoire…).Tandis que son frère, Ewen joue… de l'octodyna. Oquoi ? Ewen est créateur d'instruments, oui. Il joue de ce petit orgue portatif à deux souffles, comme un petit bandonéon à bouche, dont le son tient du mélodica et de l'accordéon pour les mélodies, voire d'un petit synthé étonnant lorsqu'il est joué en accords.
Citant Bach ou osant leur propre composition, les deux frangins brisent les codes, tout en restant ancrés dans les musiques trad. Ils déroulent une esthétique sobre et dépouillée, mais qui n'empêche pas le groove. Normal voyez-vous, ce sont des musiques à danser. « *En avant-deux ! Et traversez !* » ◆ *Rémi Hagel*

FAWKES
Touzazimut

Comme dans un voyage au cours duquel on se laisse aller au gré des rencontres, Fawkes, de sa voix claire et suave, nous entraîne dans une balade au pays des mots. Des rimes mélodieuses, qui désarment et qui dérident.
Une ribambelle de mélopées entêtantes et enivrantes, qui résonnent encore longtemps après la première écoute. Prenez une voix pop avec juste ce qu'il faut de mélancolie, un ukulélé, des arrangements électroniques concoctés par DJ Raincut, des notes cuivrées soufflées par les Lavallois de P2T, un titre live avec les Mayennais de MaeN, le tout enregistré par Thomas Ricou : vous obtiendrez le cocktail idéal pour un moment de poésie à partager ou à déguster solo.
D'une belle diversité musicale, le second EP du grand mayennais au petit ukulélé, empli de sincérité et de spontanéité, part tous azimuts. Ah oui, au passage, « azimut» vient de l'arabe « al-samt » qui signifie le chemin… Le voyage toujours ! Avec ces six nouvelles chansons, Fawkes nous offre un temps de rêverie et d'évasion, comme des envies de trains vers on ne sait où, de terrasses ensoleillées ou de périples intergalactiques.
Attention au départ ! ◆ *Antoine Roquier*

L'ÄTLAS
Deviance

Sorti chez Rafale Records, *Deviance*, le premier EP de L'Ätlas, producteur lavallois de 20 ans, n'est pas à mettre entre toutes les mains. L'écouter, c'est comme s'endormir dans un jardin japonais et se réveiller à lécher des barres de métro. Entre les deux, y'a un gap, sans doute des substances psychotropes et cinq tracks de l'enfer. Comme souvent avec ce jeune label made in 53, on sent qu'on n'est pas là pour s'embarrasser avec l'hygiène : plus c'est dirty, plus la mission est réussie. Avec « Beginning of times », ça commence pourtant tranquille. Comme l'impression que ce projet va être progressif. Faux ! On passe direct d'un apéro bien entamé au black-out total avec les deux titres suivants. On est sur de la grosse techno qui cherche le détail sans en faire. Ce genre de musique qui nous ramène à tous ces moments où après dix heures de son, on pourrait chialer pour un poster qui tombe du mur, tellement on est à fleur de peau. Puis arrivent « About the futur » et « Dirty souls are beautiful too », à ce stade plus rien ne compte, à part trouver de l'eau... Avec L'Ätlas, l'avenir on remet ça à demain, la priorité : trouver un survêt fluo et une after à Rotterdam. ◆ *Brice Henry*

QUENTIN SAUVÉ
Whatever it takes

Ce n'est pas nouveau, Quentin Sauvé a des choses à exprimer, et il le fait avec talent. Issu du noyau hardcore lavallois (Birds in row), le jeune songwriter avait déjà expérimenté le « guitare/voix », en 2011, posant les bases de son indie-folk mélancolique avec le premier album de Throw me off the bridge, projet qu'il défendra jusqu'en 2017. Avec *Whatever it takes*, il ressort la guitare folk et nous invite à une visite douce et intimiste de ses états d'âme. Ces neuf morceaux, interprétés le cœur à vif, touchent par leur sincérité, leur expressivité libératrice. La force de l'album, ce qui fait dresser les poils, c'est son parfum d'optimisme, qui couvre même les effluves les plus sombres. Le son, aussi pur et intimiste soit-il, frappe par son ampleur, sa monumentalité, qui nous emporte plutôt que de nous écraser. On se laisse porter par le flot des nappes réverbérantes, des rares fulgurances de synthétiseurs qui magnifient les chansons par leur sonorité fraîche et éclatante. Exalté par deux clips sublimes, ce disque s'inscrit comme un renouveau dans l'aventure de Quentin Sauvé, qui continuera de nous faire vibrer, peu importe ce qu'il en coûte. ◆ *François Geslin*

ANIMAL LECTEUR

MARIE JOUSSE

L'écrivain qui vous a donné envie de devenir écrivain…
Françoise Sagan indéniablement. À 20 ans, j'avais lu tous ses romans avec une préférence pour *Bonjour tristesse* écrit à 17 ans et vendu à des millions d'exemplaires. Ça fait rêver ! Et puis c'était un personnage entier et généreux. J'aurais aimé la rencontrer.

Le livre que vous avez le plus relu ?
L'écume des jours de Boris Vian. Découvert très jeune également. Une sublime histoire d'amour, au-delà de tout, dans une atmosphère surréaliste et onirique.

Le livre qui vous a le plus marqué ?
Le journal d'Anne Franck, lu à 13 ans, l'âge qu'avait Anne Franck en l'écrivant. Il faut lire ce livre et beaucoup d'autres témoignages sur le sujet pour ne jamais oublier les victimes de la Shoah.

Le livre que vous adorez lire à vos enfants ?
Le Petit Prince de Saint-Exupéry, dont on ne peut lire que des passages, de temps en temps, de véritables leçons de vie. À chaque fois, je pense avec émotion à la voix de Gérard Philippe racontant un « petit bonhomme » et sa rose. ◆

Auparavant enseignante, journaliste, formatrice…, Marie Jousse crée la Galerie Eugène à Laval en 2016. Aujourd'hui, elle partage son activité de galeriste avec l'écriture. Elle publiait cet automne son second roman, *C'est pour un rendez-vous*.

CARTE BLANCHE À YAHIA BELASKRI

ILLUSIONS

Au bout d'une route ombragée aux courbes serpentines, au creux d'une vallée enserrée entre deux rivières, s'ouvre un village. Il se devine avant de se révéler, indolent dans la torpeur de l'été. Pour y accéder, il faut longer les eaux ruisselantes à droite, puis à gauche lorsque le pont enjambe la rivière. On y arrive dans le silence du jour sans qu'il s'offre ni se refuse. Ce n'est pas un endroit que l'on dépasse, il ne mène nulle part, n'ouvre sur rien. Si l'on insiste en prenant le chemin de passage des muletiers ou la voie Jules César, il aboutit sur un plateau où plane la légende de l'auberge rouge de triste mémoire, où les voyageurs étaient égorgés par un couple de tenanciers pervers.

Je voulais sonder le village et trouver refuge à mes tourments. J'ai marché et, au détour d'une ruelle pavée, j'ai entendu un poète semer les mots, ciselés et tranchants, sans accroc ni fausse note. Les paroles libérées du gouffre de la solitude m'arrivaient par les arbres que le vent agitait. J'ai pressé le pas, dévalé les sentes, buté sur des pierres. Mains tendues pour cueillir la joie qu'il arrachait au temps, je l'ai vu au milieu d'une clairière entourée de treilles, bras ouverts, les yeux mi-clos, le souffle rauque. Je me suis approché et j'ai entendu ses murmures. Brusquement, il a plié son corps et s'en est allé par le chemin qui borde la rivière. Le silence a empli la clairière et enveloppé mon désordre. Sur la place, ses vers étaient accrochés au fronton des maisons, promesse des chants à venir.

Soudain, un souffle surgit sur ma droite et une silhouette s'anime devant mon regard. C'est une femme, un jour de canicule, habillée pour l'hiver. Dans ses bras, des victuailles pour son chat sans un quignon pour elle. Elle est passée sans voix, le pas alerte et la tête en feu. Je n'ai pas vu ses yeux, ni senti sa douleur. Juste le temps de mesurer sa détresse lorsqu'elle est revenue sur ses pas pour poser dans ma main un œuf. Bientôt, avalée par mes illusions, elle avait disparu.

Après le poète, la folle a ajouté à mon trouble. L'œuf symbole de vie m'est offert sans contrepartie, simplement. Sans doute se mêle à mon émotion l'histoire de Catherine, brûlée vive pour sorcellerie, aux siècles passés ici même dans cette bourgade enclavée. Peut-être l'évocation du Prieuré que j'ai visité, là où se retiraient ceux qui avaient décidé de sa mort. Peut-être aussi les pas de Jules César lorsqu'il passa la combe, un jour de siège. L'histoire du village s'entremêle avec mes rencontres. Alors j'ai pensé à l'aubade des ouvrières du village qui, par la calade, se rendaient à la fabrique, aujourd'hui disparue, et doucement je me suis détendu. ◆

Romancier et journaliste, Yahia Belaskri participera à la prochaine édition du Festival du 1er roman et des littératures contemporaines de Laval, où il proposera notamment, le 5 mai, une lecture accompagnée par la pianiste Laure Cambau.

Paysage lacustre, 10 x 15 cm.

FOCALE LOCALE

WILLY DURAND

Cofondateur du label et de la maison d'édition lavalloise Warm, Willy Durand pratique la photographie depuis l'adolescence. Conscient qu'une photo n'est qu'une « *interprétation des apparences du monde* » (Susan Sontag), il renonce à représenter fidèlement le réel, pour au contraire le recomposer, le manipuler en « *bouleversant la prise de vue originale* ». À partir de photos existantes, prises par ses soins ou données, il superpose les clichés, y introduit différentes matières, laisse à l'abandon diapositives ou négatifs dans la nature, provoquant leur décomposition. Surgissent alors des images venues d'un monde parallèle ou plutôt nées du télescopage de plusieurs mondes. Éclats de couleurs vives parfois, entrelacs aux mille nuances de gris souvent… La scène initiale s'efface peu à peu, cédant la place à l'abstraction. On croit discerner des vues du ciel à l'étrange géographie, à moins que cela ne soit un aperçu de l'infiniment petit, paysages cellulaires labyrinthiques, où le regard s'égare volontiers. ◆

À voir : l'exposition *Re/Décompositions*, du 18 mai au 16 juin à la galerie L'art au centre à Laval.

L'art peut-il soigner ?

Emmanuel Noret ◆ Anne Dugué
Fanny Courteille ◆ Carole Hesteau
Mélanie Péron…

Bouche à oreille

Denis Michelis ◆ Lady sings the blues
La chapelle des Calvairiennes
Jean-Louis Costes ◆ Hureau Booking
Leonardo Loredo de Sá

Sur écoute

Alexandre le gland ◆ Duo D'Aviau
Fawkes ◆ Cygnus
L'Ätlas ◆ Quentin Sauvé

www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

MAYENNE CULTURE

LA MAYENNE Le Département

Judith Guez Tête à tête

Cendrillon Sur le vif

Christophe Alline et Fred Bigot Rencontre